

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

Il est plus facile de parler de culture de la jeunesse que de groupe jeune unifié. Pourquoi ? Parce que la notion de culture jeune évoque un schème culturel et cognitif¹. Ce schème est proche de la notion de représentation sociale² parce qu'il est encadré sur un préconstruit d'origine sociale et conduit, intellectuellement parlant, à oblitérer la complexité sociologique des phénomènes générationnels. Nous parlerons donc de la culture de la jeunesse comme d'une représentation sociale. Le groupe des 13-30 ans est tout à fait hétérogène psychologiquement, culturellement autant que psychosocialement. Les différentes strates sociales qui le composent sont traversées par des modes d'identification sociale se référant à des modèles très différenciés liés à l'âge, à la maturité effective des individus les constituant, au milieu social d'origine et/ou de destination, à l'urbanité ou à la ruralité de l'ambiance de vie, au type d'affiliation à un groupe de référence, à l'expérience bonne, moyenne ou mauvaise de l'institution scolaire et à la vision de la résistance aux modèles publicitaires de vedettariat et de culture. Nous tenterons ici de mettre en évidence le bien-fondé d'une coupure culturelle importante entre le fait d'être consommateur et celui de devenir acteur culturel pour les jeunes (comme pour les vieux). Les vocations *rock* ne seront pas, alors, examinées comme représentatives de la jeunesse en tant que groupe uni culturellement mais plutôt comme exemplaires et annonciatrices de nouveaux scénarii de vie en société et de changements dans les rapports à la consommation, un peu comme le suppose Attali (1977) à propos de l'avènement d'une économie politique de la composition : « La composition renvoie alors à une économie politique difficile à penser : la production s'y confond avec la consommation et

¹ Au sens de schème (ou structure) cognitif des psychosociologues cognitivistes (cf. Beauvois et Deschamps, 1990, p. 92), défini comme structure de savoir préalable appliqué à une donnée, susceptible de permettre une catégorisation de l'objet et une élimination/négligence des aspects non-schématiques de ce donné et une accentuation de ses qualités schématiques.

² Au sens de Moscovici (1976), Jodelet (1989) ou Doise (1990), c'est-à-dire comme "principes générateurs de prises de positions liées à des insertions spécifiques dans un ensemble de rapports sociaux et organisant les processus symboliques intervenant dans ces rapports (Doise, 1990, p.125)."

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

la violence ne se canalise pas dans un objet mais s'investit dans le faire, substitut au stockage d'un travail simulant le sacrifice. Chaque entité de production-consommation (de composition) peut remettre en cause à chaque instant son programme, la production n'est plus prévisible avant sa fin. [...] On peut voir, dans la constitution d'orchestres, dans la création d'instruments nouveaux, dans le développement de l'imaginaire dans l'aménagement de jardins individuels, dans la production à partir d'outils rudimentaires, une esquisse de ce que peut signifier la composition : le rêve par chacun de ses propres critères en même temps que de la façon de s'y conformer » (Attali, 1977, p.234.)

Le rock comme espace de résistance culturelle commercialisé

La culture rock pourrait être définie comme un système de représentations sociales, de rituels et de pratiques, dont la cohérence stylistique demeure problématique, du point de vue d'une stricte sémiologie musicale mais dont l'unité éventuelle est à rechercher dans la réalisation, la concrétisation d'une tendance historiquement récurrente à l'expression de la révolte, de la dissidence, tendance qui domine et exprime l'esprit du temps mais aussi le mode de vie occidental. Le rock n'est donc pas, en lui-même, une idéologie. Il serait plutôt un espace de restructuration cognitive et groupale de l'idéologie de l'expression de soi véhiculé par les médias, les technologies modernes de la communication et diffusée par la culture de masse. Ce processus de restructuration néo-ritualiste est le phénomène fondamental qui confère aux pratiques rock leur caractère minoritaire, innovant et auto-reproductif³. En ce sens, il constitue un phénomène essentiel de ce que Mannheim (1928, p. 35) qualifie d'entéléchie de

³ Les derniers développements de cette tendance -il y en aura d'autres- sont les courants de la house music et du rap qui chacun à leur manière reprennent l'idée de la création par soi-même, de la référence à un public de fans-frères et à des ancêtres illustres, etc. Un concept marketing, informatique et communicationnel est né aussi depuis peu, reprenant une pratique, constatée dès le début des années 1980 et que j'avais mise en évidence dans ma thèse (Seca, 1987), à la confection de la musique chez soi, en appartement : le home studio ou studio d'enregistrement / mixage / création musicale (et vidéo-informatique) à la maison.

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

génération, c'est-à-dire l'unité d'un but intérieur, l'expression d'une expérience de la vie et du monde. L'analyse du rock est un exercice de psychosociologie, non seulement de la jeunesse comme système de représentations, investi à des fins de management social et culturel, mais surtout de la résistance quotidienne à l'emprise des modèles de valorisation marketing. Pour résumer, je traduirais en un schéma le fait que la culture des adolescents et des postadolescents qu'est aussi le rock, est l'enjeu d'un étiquetage pour reprendre les termes de Becker (1986) qui la renvoie au double statut de l'enfantillage et de l'expression minoritaire ou d'outsider :

**Culture
minoritaire**
expression
d'une
consistance,
revendication
sociale

Cultures de masse
(médias, technologies de
la communication, modèles
olympiens)

**rock'n
rap
techno**

Déviance
subculture
empreinte
emprise
idéologique
enfantillage

Jeunesse
comme phase de la vie,
état et conduite
sociocognitifs d'ambivalence

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

L'âge des rockers

Nous donnerons, d'abord, quelques éléments d'information sur les strates d'âges pratiquant le rock dans les populations de mes enquêtes, effectuées principalement à Paris, auprès de 106 groupes de rock (Seca, 1987, 1988). On remarque que le rocker est de sexe masculin neuf fois sur dix⁴ et a, en moyenne, entre 23 et 25 ans. Ce résultat correspond tout à fait à ceux mis en évidence par Galland (1990), Baudelot (1988) sur l'existence sociologique « d'un nouvel âge de la vie », c'est-à-dire d'une phase intermédiaire entre la fin de l'adolescence et l'assomption symbolique et personnelle de l'entrée dans la vie adulte (travail stable, fondation d'une famille, logement personnel ...). Examinons les résultats que nous avons obtenus concernant l'âge des membres de groupes de rock amateurs (ou minorités rock) chez qui nous avons enquêté !

⁴ L'analyse d'un phénomène de génération est, on le voit nettement ici, tout à fait artificiel si on l'isole et le subsume comme catégorie naturelle allant de soi. On remarque, en effet, que les cultures rock ont souvent été des cultures mâles (Frith, 1981, Hebdige, 1979). Ceci ne veut pas dire que des femmes sont incapables de faire du rock mais que la variable âge est ici en très forte interaction avec la variable sexe (et même avec la variable moins numérisable qu'est la sexualité). La culture rock reste-t-elle une culture de la jeunesse ou une culture de la jeune masculinité, si l'on ne prend en compte que ces deux variables ?

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

Tableau 1: Répartition, par tranches d'âge, des musiciens *rock* et antillais
(pourcentages, par rapport au total des membres de groupes, non réponses exclues / effectifs entre parenthèses)

Âge	Groupes de <i>rock</i>	Groupes antillais	Total
13-15 ans	00,0 (0)	00,0 (0)	00,0 (0)
16-20 ans	23,8 (91)	0,9 (1)	18,7 (92)
21-25 ans	42,4 (162)	28,8 (32)	39,3 (194)
26-30 ans	28,1 (107)	34,2 (55)	32,8 (162)
31-35 ans	05,2 (20)	15,3 (17)	07,5 (37)
36 ans et plus	00,5 (2)	05,4 (6)	01,6 (8)
<i>Non-réponses par rapport au total des membres</i>	<i>05,8 (24)</i>	<i>13,3 (17)</i>	<i>07,7 (41)</i>
<i>Total</i>	<i>(406)</i>	<i>(128)</i>	<i>(534)</i>
<i>Total sans les non-réponses</i>	<i>(382)</i>	<i>(111)</i>	<i>(493)</i>

Source des données : Seca, 1987

Il faut remarquer la très grande signification des résultats ci-dessus, par rapport à l'hypothèse générale d'un nouvel âge de la vie. Les différences constatées avec les âges des membres de groupes antillais (plus âgés) sont explicables. En effet, pour ces derniers, l'activité musicale n'est pas seulement une transition vers la vie adulte mais aussi un mode d'expression de l'identité antillaise. Faire de la musique semble être, pour ces derniers, une activité qui demeure importante, même après 30 ans, et, malgré les contraintes du travail et de la famille.

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

L'activité musicale serait beaucoup plus intégrée à une tradition rituelle. Les groupes antillais, interrogés par moi, sont, presque tous, des groupes de musique antillaise, de biguine et de bal. Ils produisent donc une musique répondant à une tradition culturelle afro-cubaine (Roberts, 1972).

Il existe une fonction de mode d'expression des minorités anomiques des musiques rock. Les membres des groupes rock sont plus métissés culturellement, utilisent une autre manière d'entrer dans la création musicale mais mettent en oeuvre la même logique expressive. Leurs pratiques satisfont des besoins sociaux identiques. Même s'ils traversent une phase de transition vers la vie adulte, ils édifient, par leur pratique même, une position minoritaire. Comment ? En inventant temporairement une autre trajectoire que celle, plus directe et organisée, allant vers la gestion rationnelle de la carrière ou par rapport à l'acceptation des contraintes liées à la fondation d'une famille. Ceci n'empêche pas, cependant, beaucoup de membres de minorités rock de réaliser quand même, leurs objectifs de carrière ou d'avoir une profession. Il est intéressant, à ce propos, de connaître la composition sociale de ces populations de rockers.

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

Tableau 2 : Répartition de l'appartenance professionnelle des musiciens amateurs rock et antillais (Seca, 1987)

<i>Autodésignation professionnelle (enquête de 1985)</i>	Pourcentage sur les 379 membres répondants de 92 groupes rock	Totaux cumulés des pourcentages	Pourcentage sur les 77 musiciens répondants de 14 ensembles antillais	Totaux cumulés des pourcentages
a. <i>Chômeurs ou intérimaires</i>	14,8	14,8	27,3	27,3
b. <i>Lycéens</i>	03,9	18,7	00,0	27,3
c. <i>Étudiants</i>	18,7	37,4	01,3	28,6
d. <i>Musiciens professionnels</i>	10,3	47,7	00,0	28,6
e. <i>Artistes</i>	02,1	49,8	00,0	28,6
f. <i>Non-mention ou dénomination elliptique de l'activité</i>	01,3	51,1	11,7	40,3
g. <i>Ouvriers</i>	04,7	55,8	07,8	48,1
h. <i>Employés</i>	10,0	65,8	35,0	83,1
i. <i>Fonctionnaires (RATP, EDF, PTT)</i>	01,8	67,6	07,8	90,9
j. <i>Professeurs et éducateurs</i>	07,2	74,8	00,0	90,9
k. <i>Cadres moyens, artisans, commerçants</i>	16,2	91,0	07,8	98,7
l. <i>Professions libérales, cadres supérieurs</i>	09,0	100,0	01,3	100,0
m. <i>Non-réponses, n'entrant pas en considération dans le calcul des pourcentages ci-dessus</i>	06,6	-	39,8	-

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

On constate, dans un premier temps, que 185 individus sur 379 membres des groupes de rock sont pourvus d'un travail, soient 48.8 %. Ce chiffre est appréciable car il permet de détecter une tendance à la recherche d'un épanouissement hors entreprise chez les salariés eux-mêmes. Il nous autorise à énoncer que la situation de non-entrée dans la phase adulte et de retenue face à l'intégration professionnelle, liée au nouvel âge de la vie dont parlent Galland (1990) ou Baudelot (1988), est, aussi et surtout, une situation symbolique et rituelle, que l'on cherche à préserver même après que l'on a obtenu une activité salariée. On observe enfin que, globalement, les membres de minorités rock, pourvus d'une profession ont beaucoup plus tendance à s'associer avec d'autres catégories professionnelles pour faire de la musique, c'est-à-dire à former des groupes hétérogènes socialement (Seca, 1988). Notons, au passage, que les groupes antillais sont, avant tout, composés de chômeurs et d'employés/ouvriers. Ce qui nous autorise à insister, par comparaison, sur le caractère hétérogène socialement des vocations rock. Nous pouvons aussi nous reporter à des résultats d'une analyse statistique effectuée selon une méthode de comparaison entre les pourcentages des individus appartenant à des groupes de rock homogènes socio-économiquement (=31 groupes ne comprenant au maximum qu'un individu différent par son origine socio-économique) et les pourcentages d'individus dans chaque catégorie sociale (voir Seca, 1987, T.2, pp. 23-30). On obtient, alors, le classement suivant (à propos des membres des minorités rock : 92 groupes = 406 individus), en commençant par les catégories sociales les plus homophiles (les pourcentages correspondent à la proportion d'individus de chaque catégorie sociale s'associant avec les cinq autres catégories pour faire un groupe de rock) :

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

1° étudiants / lycéens :	11.0 %
2° artistes/musiciens :	13.8 %
3° chômeurs, intérimaires :	27.7 %
4° professions inter- médiaires, ouvriers employés :	31.0 %
5° professions intellectuelles, cadres supérieurs :	62.3 %

Ce sont, donc, les étudiants, artistes et, dans une moindre mesure, les chômeurs qui forment l'essentiel des groupes homogènes socialement et qui représentent une tendance homophile. Plus on fréquenterait le monde du travail et plus on formerait de groupes avec des individus d'autres milieux socioprofessionnels. Les catégories sociales plus marquées par leur statut transitoire ou précaire (étudiants, artistes, chômeurs) s'associeraient plus volontairement à leurs semblables. Soulignons l'emprise qu'exerce la pratique du rock sur des milieux sociaux qui seraient plus proches objectivement et extérieurement du statut d'adulte. Cette emprise renverse la logique sociale d'un déterminisme des attitudes par la variable de la position occupée dans le champ de la reconnaissance professionnelle. Les interviews confirment d'ailleurs que ces membres des minorités rock énoncent un discours relativement distancié et cynique vis à vis de la sphère de l'activité professionnelle qui est souvent vue comme instrumentale et aliénante. Le milieu rock est donc difficile à décrire parce qu'il ne correspond pas vraiment au folklore de l'underground-culture tout en lui ressemblant un peu.

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

En effet, si on cumule chômeurs, intérimaires, lycéens, étudiants, artistes, musiciens, non-classées, (sans compter les non-réponses), on parvient au chiffre de 51.2 % (194 individus sur 379) de la population composant les minorités rock. Tous ces groupes sociaux jouent souvent ensemble et sont définis par une situation de précarité et par un rapport de domination scolaire, universitaire, économique. Le milieu rock est, ici, proche des milieux du rap de banlieue et de la galère urbaine. Ce qui ne veut pas dire que le milieu rock est totalement rongé par la déviance et la drogue, ni que tous ses membres viennent de banlieue (45.1% des rockers de notre population des minorités rock de l'Ile de France viennent de banlieue pour répéter à Paris ; le chiffre de banlieusards pour les Antillais est de 63%). Si on se réfère au critère d'activité salariée, on a vu que le pourcentage est sensiblement équivalent à cet ensemble d'individus plus ou moins dominés socialement. Enfin si l'on estime que les ouvriers, les employés sont définissables comme inférieurs hiérarchiques, peu intégrés mentalement au monde du travail et potentiellement mécontents de leurs postes de travail et qu'on les groupe avec les 51.2 % de non-actifs professionnellement, on arrive au chiffre de 66 % (250 sur 379 individus). Les pratiques du rock sont donc, à la fois des indices :

-d'une insatisfaction au travail, m`me de nature différente selon les catégories et les individus (employés, ouvriers, cadres),

-d'une volonté de marquer rituellement un âge de la vie qu'on considère, sur le moment, comme privilégié (lycéen, étudiants, artistes),

-d'une recherche anticipative d'une place idéalisée dans la vie sociale (étudiants, lycéens),

-d'une pratique d'ouverture sociale, de créativité et d'équilibrage énergétique par rapport à la vie professionnelle ou au chômage (cadres supérieurs, chômeurs, professions intellectuelles).

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

« Tous ces "motifs" de l'activité *rock* sont présents chez tous les individus même s'ils sont modulés en fonction du statut social de chacun. La tendance à aller se grouper avec d'autres personnes que les gens avec qui l'on travaille est, somme toute, un désir que l'on peut rattacher à ce que nous nommons la vocation. Celle-ci apparaît alors comme une volonté de vaincre, de pourfendre les barrières sociales au profit d'une valorisation de l'affinité, du don et d'une vie hors-normes, écrivais-je, à ce sujet, il y a quelques années (Seca, 1987, p. 168). « Le milieu *rock* est donc composé de marginaux culturels, (salariés, classes moyennes et supérieures...), d'une frange plébéienne (chômeurs, pré-délinquants, ouvriers, employés), d'une tendance adolescente style "rite de passage" (lycéens, étudiants) et d'un ensemble flou d'artistes et de minorités marqués éthiquement par leur choix professionnel (musiciens, artistes, étudiants...). Outre leur caractère hétérogène socialement, les pratiques *rock* sont aussi de type post-adolescent. Ces strates d'âge sont plus représentées dans les populations composant les minorités *rock*. Les vocations *rock* figurent le passage d'une phase passive et ambivalente d'ingestion et de consommation des cultures de masse (adolescence) à une phase plus active de création en groupe, de culture tribale (Maffesoli, 1988), auto-expérimentatrices (cultures en réseau, cyberpunks, home-studio, rap, etc.).

Les minorités *rock* n'en restent pas moins minoritaires au sein même des post-adolescents. Elles expriment, cependant, beaucoup mieux leurs conduites en société et la phase de la vie qui les caractérise. L'expérience des vocations *rock* ne se réduit cependant pas à l'unique expérience d'une culture de jeunesse, même post-adolescente. Il semblerait plutôt que ces vocations illustrent ce qu'une tendance de la sociologie américaine de la jeunesse a nommé la « disposition de l'homme moderne à la déviance »⁵. Cette tendance au retrait social, à

⁵ cf. MATZA, David, "Subterranean traditions of youth" in "Teen-Age Culture". The annals of the American Academy of political and social Sciences, (338), no. 1961. ou BERGER, Bennett M., "On the youthfulness

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

l'expression plus ou moins codifiée de la déviance, de la résistance sociale doit s'interpréter comme indice d'un rejet latent des cultures organisationnelles et de tout mode d'assignation stricte à une position et à un rôle bien définis dans l'espace social. Ce rejet ne veut pas dire qu'on n'entre pas dans le jeu social, qu'on s'auto-exclut des institutions. On pourrait dire que les *rocks* sont les *consciences malheureuses des institutions et des cultures organisationnelles*. Cette approche est, d'ailleurs, confirmée par les résultats de l'analyse de contenu des données recueillies durant notre observation-participante.

La phase adolescente comme programmation / préparation de la post-adolescence

Une enquête, effectuée en milieu lycéen (Seca, 1991), nettement plus jeune que la population composant les minorités *rock* observées ci-dessus, m'a permis de comprendre que les strates d'âge correspondant à l'adolescence sont peu concernées par la pratique effective du *rock*, contrairement à ce que l'on aurait pu supposer au premier abord. Les résultats confirment les tendances décrites par Mignon, Daphy et Boyer (1986) lorsqu'ils concluent sur une homogénéité très relative de ce que l'on appelle un peu vite la « culture adolescente ». Concernant le phénomène des vocations *rock*, seuls 3.4 % des lycéens (3 sur 281) interrogés dans mon enquête appartiennent à un groupe de *rock*. Si le critère retenu est celui de l'appartenance à une formation musicale au sens large (orchestre, chorale, quatuor, etc.), le chiffre monte à 14.9 % (13 lycéens sur les 281 interrogés à Paris). La pratique du *rock* et son écoute sont, donc, nettement séparables, du point de vue de leurs occurrences statistiques autant que par la signification qui leur est attachée. Ces résultats nous conduisent à confirmer

of youthculture". *Social Research*, 30 (3), Autumn 1963, pp. 319-342. ou encore GOODMAN, Paul, *Growing up absurd. Problems of Youth in the organized system*. New York, Random House, 1960. Ces auteurs sont cités in MAUPEOU-ABBOUD, Nicole, 1966, *La sociologie de la jeunesse aux Etats-Unis*. *Revue Française de Sociologie*, VII, 491-507.

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

l'hypothèse d'une relative rupture entre les deux époques de la vie de l'adolescence et de la post-adolescence (Baudelot, 1988). La période d'adolescence (13-20 ans) est descriptible comme une phase de fortes contraintes sociales et d'obligations morales teintées de rêves d'autonomie, de développement du soi et de sécurité. L'assujettissement social de l'adolescent suite aux différents dispositifs d'évaluation qui strient son parcours quotidien de l'institution « famille » à l'institution « lycée », « ANPE » ou « entreprise » (chômage, orientations scolaires, relations de domination diverses avec les employeurs et les enseignants, recherches angoissées du bonheur, conflictualités familiales, dépendance financière...) produit, durant cette phase de la vie une prédisposition à une culture rêvée, donc à une culture consommée, regardée, écoutée, spéculaire. L'obsession adolescente est le look et le regard portée (télévisuellement, scolairement, socialement) sur le monde-spectacle. La découverte du cinéma, des disques, de la vidéo, des sorties, des instruments de musique se fait sur le mode de l'identification à un espace pluriel, diversifié, d'offres culturelles de masse. Nos résultats confirment cette approche puisque 31 % des lycéens interrogés par nous, affirment posséder un instrument de musique et en jouer, chez eux le plus souvent. De plus, 58.8% parmi ceux qui ne font pas de musique désirent en faire. Cet attrait pour sa pratique est donc bien le signe que la musique est un espace de rêve et d'identification plus que d'action et de formation de projets en groupe. Ceci est compréhensible. Les contraintes temporelles, institutionnelles, familiales et financières qui pèsent sur les adolescents sont telles qu'il leur est très difficile, dans un tel cadre, de trouver un espace / temps pour réaliser ou actualiser leur culture rêvée. Ceci expliquerait la nature de ce qu'on nomme le réalisme (ou mélancolie) des jeunes des années 1980 ou 1990, comme une acceptation en surface des contraintes socio-institutionnelles. La culture adolescente est, donc, ici, proche du modèle du zapping ou du supermarché, caractérisée par le paradoxe de la coexistence de la grande passivité du

Seca Jean-Marie, « Représentations sociales de la culture jeune et vocations *rock* en France : consommation culturelle versus innovation », tome 1, in Alain Kokosowski et Dominique Lassarre (éd.), *ADEIC-FEN, Actes du colloque européen : Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes (26-27 septembre 1991)*, Paris : Laboratoire de Psychologie sociale, Université de Paris-V, pp. 409-425.

spectateur et de sa fiévreuse recherche d'images et de programmes adaptés à son goût. Les modèles *rock*, eux aussi, exercent leur influence latente : 19.6 % des sujets interrogés affirment être attirés par la pratique du *rock*. Modèles lointains mais attirants, les cultures musicales (dont le *rock*) sont triées, filtrées, collectionnées, utilisées plus ou moins festivement ou sérieusement, en fonction des valeurs dominant dans les groupes de pairs ou/et les médias. Cette emprise double de la culture de masse de type polythéiste et des contraintes des systèmes scolaires et familiaux, accentue chez le lycéen son culte pour l'art du silence qu'est la musique. La période adolescente est donc à concevoir comme un long accouchement d'un « soi » toujours remodelable et espéré, d'une indépendance rarement obtenue sinon sur le mode imaginaire, presque bovaryste, de l'évasion / consommation culturelle velléitaire. Les résultats des enquêtes sur les goûts culturels et musicaux des lycéens (Mignon, Daphy, Boyer, 1986 ; Seca, 1991) confirment l'existence de cet éclectisme symbolisant la recherche sur soi et l'affirmation symbolique d'une différence.

La gestation adolescente ressemble donc à une lente coulée de lave et aboutit à une expérience d'une identité imparfaite, pour reprendre le mot de Palmonari et al. (1979). Il s'agit d'une période où prédomine l'expérience des contraintes sociales et le sentiment d'une potentialité créative et d'une autonomie à portée de main. La post-adolescence demeure, en ce sens, une période d'unification d'une expérience sociale éclatée et de réalisation de ce qui existait à l'état potentiel pendant la phase de la vie précédente.